



- Cycle *TEM-PO* -

Interview

Nicolas Truong, Nicolas Bouchaud et Judith Henry

THÉÂTRE

Cocktail du monde tel qu'il va, au tempo du rythme in-sensé qu'est le sien, ces spectacles de mai nous projettent avec belle (im)pertinence au cœur même des grandes questions qui nous concernent, nous spect-acteurs d'une démocratie toujours à reconstruire... si ce n'est à défendre face à tous les dangers.

Conception & mise en scène	Nicolas Truong
Interprétation & collaboration artistique	Nicolas Bouchaud, Judith Henry
Dramaturgie	Thomas Pondevie
Scénographie & costumes	Elise Capdenat
Assistanat à la scénographie	Alix Boillot
Lumières	Philippe Berthomé, Ronan Cahoreau-Gallier
Construction décor	Ateliers de la MC93
Régie générale	Lionel Lecœur
Régie lumière	Eric Louchet
Régie son	Mathias Szlamowicz
Photos de Raymond Depardon	©Magnum Photos

Production déléguée MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis.
Coproducteur Le Théâtre des idées, Théâtre du Rond-Point, Théâtre National de Strasbourg.
Avec le soutien du Princeton Festival, du Monfort Théâtre et du Théâtre Paris-Villette.
Création soutenue par la région Île-de-France.

Création du spectacle au Festival d'Avignon 2016

Remerciements à Sabah Abouessalam, Laure Adler, Emma Bauer, Patrick Boucheron, Camille de Chesnay, Henri-Paul Fruchaud, Frédéric Gros, Iannis Haillet, Séverine Nikel, Cécile Bécourt-Foch, Nouveau Théâtre de Montreuil, Monique Peyrière, Bruno Clément, Jacques Rancière, Fanny Richez, Hary Odé, Anne Roulier, Arianna Sforzini et Anne Sinclair.

Durée 1H30



©Christophe Raynaud de Lage

**Nicolas Truong est déjà venu au Théâtre des Quatre Saisons,
accompagné des mêmes acteurs fétiches, Nicolas Bouchaud et Judith Henry.
C'était pour son *Projet Luciole* qui avait été fort remarqué
lors du Festival IN d'Avignon en 2013.
En juillet dernier, toujours à Avignon et toujours avec le même succès,
il a présenté *Interview*...
Ce soir c'est au tour de Gradignan d'accueillir la philosophie « mise en scène ».**

Dans *Projet Luciole* Gilles Deleuze déclarait que « les forces d'oppression n'empêchent pas les gens de parler mais qu'au contraire elles les forcent à s'exprimer ». Dans *Interview*, le responsable des pages Idées-Débats du *Monde* renoue avec la philosophie au théâtre en donnant à « entendre », en répliques sonnantes et trébuchantes, ce qu'interviewer peut cacher.

Pour servir ce montage d'interviews de personnes inconnues à des personnalités reconnues (Marguerite Duras par Bernard Pivot, Edgar Morin, Florence Aubenas...), Nicolas Bouchaud et Judith Henry se réapproprient les répliques, jouent avec comme si c'était des objets, les « incorporent », avant de les projeter vers nous.

De cette mise en jeu de deux paroles, où « le but n'est pas de répondre à des questions mais d'en sortir », naît un effet de vérité fulgurant dont les éclats démystifient le bavardage ambiant. « Permettre aux âmes d'accoucher du savoir qu'elles portent en elles », tel était déjà le maître-mot de la maïeutique chez Socrate.

Un moment ludique, drôle et profond, qui pourrait se terminer dans une apothéose...

Parole donnée aux concepteurs du projet

Intrusive ou complaisante, combative ou complice, l'interview est une mise en scène, un théâtre, un ring, une piste de danse où s'affrontent deux subjectivités. À l'heure du bavardage généralisé, comment y faire entendre encore des moments de vérité ?

Auteur du *Projet Luciole*, journaliste et responsable des pages Idées-Débats du *Monde*, Nicolas Truong explore la matière singulière de l'entretien, avec Judith Henry et Nicolas Bouchaud, acteurs et collaborateurs artistiques.

Le trio est allé lui-même interviewer ces interviewers qui savent faire parler le peuple mieux que les *people* : la journaliste Florence Aubenas, pour qui les meilleurs interviewers sont les enfants, car « eux posent vraiment les questions pour obtenir les réponses » ; l'écrivain Jean Hatzfeld pour qui l'art de poser des questions consiste à se mettre au diapason de son interlocuteur ; le sociologue Edgar Morin pour qui réussir une interview, c'est parvenir à ce que dans le flamenco on appelle le *duende*, c'est-à-dire le moment où le chanteur est dans un état second qui s'apparente à la possession ; le médiologue Régis Debray pour qui la question à poser aujourd'hui ne serait pas comment vivez-vous mais quel est votre *nous* ; les cinéastes Raymond Depardon et Claudine

Nougaret qui, lorsqu'ils partent à la rencontre des Français ordinaires qu'ils portraiturent dans leurs documentaires politiques et poétiques, ne posent presque pas de questions mais préfèrent se poster dans un coin, comme en embuscade pour « dégager l'écoute » et saisir une parole rare, une conversation inédite.

Ces entretiens sur l'entretien composent la trame de cette pièce vive et réflexive, ludique et philosophique.

Note d'intention de Nicolas Truong, metteur en scène

Après *Projet Luciole*, voyage dans la pensée critique et philosophique contemporaine dont j'observe par passion et profession les contours depuis vingt-cinq ans, *Interview* est également une façon de partir de mon expérience et de mettre en scène une partie de ma propre pratique : celle d'un journalisme d'idées qui ne cesse d'utiliser cette figure imposée du métier, cet exercice de style médiatique, cet art de l'accouchement des pensées. Inépuisable matière à situations de jeu (On y pleure, on s'y livre, on s'y découvre, on s'y lâche), l'interview s'impose assurément comme un singulier théâtre de la parole qui appelle pour ainsi dire le plateau.

Le fil scénique du projet repose sur des entretiens réalisés avec des interviewers menés par les comédiens et moi-même. Nous sommes allés à la rencontre de la journaliste Florence Aubenas, de l'écrivain Jean Hatzfeld, du sociologue Edgar Morin, du médiologue Régis Debray et des cinéastes Raymond Depardon et Claudine Nougaret. Nous les avons interrogés sur leurs façons de questionner, d'approcher, de mettre en confiance leurs interlocuteurs. Comment s'adresse-t-on à un sportif, à un paysan, à un jeune des cités, à un tueur de masse ou un rescapé ? Comment recueille-t-on la parole des gens ordinaires dans la France périphérique d'aujourd'hui ou dans l'ex-Yougoslavie en guerre ? Comment fait-on parler un routier ou un politicien ? Et le résultat est passionnant. Car cette parole est inédite. Mis à part les albums souvenirs des interviewers starisés de la télé, les propos de ceux qui questionnent sont rares. Et ils nous apprennent beaucoup ce qu'est devenue la parole aujourd'hui, sur la façon dont on fabrique les « bons clients » qui reviennent tout le temps dans les médias par leur bagou et leur art oratoire. Judith Henry et Nicolas Bouchaud sont donc partis avec moi rencontrer ces artistes de la rencontre. De ces discussions est né un texte, principalement composé de ces entretiens.

Il s'agira bien sûr, de mettre en scène les différentes figures de l'interview, de jouer avec, et de voir ce que l'interview fait au jeu : refus, connivence, séduction, langue de bois, manipulation, révélation... Mais aussi de dessiner un portrait de l'intervieweur et de raconter une histoire, de composer un récit, celui de l'acheminement vers la parole qui aboutit à l'urgence et à l'éloge du silence dans le monde du bavardage généralisé.

La quête des matériaux d'Interview

Le spectacle a été réalisé à partir d'entretiens menés par l'équipe artistique avec Florence Aubenas, Régis Debray, Raymond Depardon, Jean Hatzfeld, Edgar Morin et Claudine Nougaret. Il a été conçu à partir d'extraits de textes, de films et d'interviews :

Le Beau Danger, entretien de Michel Foucault par Claude Bonnefoy, Éditions de L'ehess, 2011.

Chronique d'un Été, film d'Edgar Morin et Jean Rouch, Argos Films, 1961.

Reportages réalisés par Martine Abat, Arnaud Contreras, Leïla Djitli, Rémi Douat et Pascale Pascariello.

Journal 1966-1971, Max Frisch, Suhrkamp Verlag Frankfurt Am Main, 1972 (Traduction française publiée aux Éditions Gallimard, 1976).

Le Philosophe Masqué, extrait de *Dits et Écrits*, Michel Foucault, Éditions Gallimard.

Bernard Pivot et Marguerite Duras, *Apostrophes* du 28 Septembre 1984, Ina.

Extraits

Chronique d'un Été 1 (film d'Edgar Morin et Jean Rouch, Argos Films, 1961)

Rouch : Seulement, je ne sais pas si nous arriverons à enregistrer une conversation aussi normale que s'il n'y avait pas de caméra. Par exemple, je ne sais pas si Marceline arrivera à se décontracter, arrivera à parler absolument normalement.

Marceline : Moi je crois que j'vais avoir pas mal de difficultés.

Rouch : Pourquoi ?

Marceline : Parce que je suis un peu intimidée.

Rouch : Tu es intimidée par quoi ?

Marceline : Je suis intimidée parce que... A un moment donné, il faut être prête, et je l'suis pas vraiment.

Rouch : En ce moment, tu es intimidée ?

Marceline : Non tout de suite là non.

Rouch : Bon alors, tu n'es pas intimidée maintenant ? Ce que je vais te demander avec une grande ruse, c'est simplement de parler, de répondre à nos questions. Euh, si tu dis des choses qui ne te plaisent pas, il est toujours temps de couper.

Marceline : Oui.

Rouch : Tu n'as pas à être intimidée.

Marceline : Oui. Non mais je l'suis moins maintenant que tout à l'heure parce que je n'ai pas été attaquée de front, je crois.

Morin : Bon, j'attaque quand-même. Et alors, qu'est-ce que tu aimes ?

Marceline : J'aime le fromage blanc... Qu'est-ce que tu veux qu'te dise que j'aime ? J'aime des tas de choses, j'aime vivre. J'aime euh, aller au théâtre, j'aime euh qu'on m'aime, j'aime aimer. Je sais pas moi. Et toi, qu'est-ce que tu aimes ?

Morin : Moi, je suis hors de course en ce moment.

Marceline : Oh tu te défiles tiens. Tu te défiles mal même. Et si j'insiste ? Si j'te demande c'que tu aimes, tu vas m'répondre que tu aimes la sociologie peut-être ?

Morin : Non, j'aime pas la sociologie. J'aime les gens que j'aime, c'est tout.

Marceline : C'est tout ?

Rouch : Que fais-tu, toute la journée, par exemple quand tu te lèves le matin, que fais-tu ?

Marceline : Je travaille.

Rouch : Quel travail ?

Marceline : Euh, je fais des enquêtes de psycho-sociologie, dans une boîte euh de sociologie appliquée. Mon travail est de faire des interviews. D'analyser ces interviews. Eventuellement d'en faire les synthèses. Ce qui m'absorbe quand même pas mal de temps, je crois.

Rouch : Ça t'intéresse ?

Marceline : Non, pas du tout.

Rouch : Lorsque, euh, tu sors dans la rue le matin...

Marceline : Oui.

Rouch : Est-ce que tu as une idée de ce que tu vas faire dans la journée ?

Marceline : Ecoute, il arrive des fois, quand je sors dans la rue le matin, que j'ai des choses à faire. Mais il n'est absolument pas certain que j'les fasse. Je sais d'ailleurs jamais exactement c'que j'fais le lendemain. Je vis d'ailleurs en pensant que demain je n'sais pas de quoi il sera fait. Pour moi, l'aventure est toujours au coin de la rue.

Rouch : Et si on te demandait d'aller dans la rue et de poser à des inconnus la question : « Etes-vous heureux ? » Tu irais ?

L'Entretien littéraire, Bernard Pivot et Marguerite Duras (Apostrophes du 28 Septembre 1984, Ina)

Bernard Pivot : Alors je sais bien Marguerite Duras que c'est vrai que vous avez obtenu d'autres succès, mais celui-ci quand même : 100 000 exemplaires en 4 semaines c'est absolument fabuleux ! Est-ce que votre sensibilité, qui est très aigüe très pointue, avait un peu pressenti ce succès ?

Marguerite Duras : Non... Non, non. Non tout au contraire, après le succès de La Maladie de la mort, j'avais peur pour ce livre. Enfin une peur relative remarquez. Mais j'avais peur qu'il ne soit pas... celui que les gens attendaient de moi. Puis voilà.

Bernard Pivot : Et alors la critique, déferlante ! C'est une vague incroyable !

Marguerite Duras : Ah quelqu'un a dit du mal quand même dessus.

Bernard Pivot : Ah bon ?

Marguerite Duras : Oui.

Bernard Pivot : Ah euh vraiment, il en faut bien un !

Marguerite Duras : C'est mon éditeur qui me l'a dit. Et quelqu'un a dit : on ne comprend pas qu'un éditeur laisse passer des fautes de grammaires pareilles.

Bernard Pivot : Bon, on y reviendra d'ailleurs sur le style. Alors c'est vrai que, les critiques vous avaient boudée d'ailleurs un peu depuis quelques années et puis tout d'un coup ils vous retrouvent et c'est... ils vous couvrent de fleurs ! Ça vous a fait plaisir ?

Marguerite Duras : C'est un peu gênant aussi.

Bernard Pivot : Ah bon ?

Marguerite Duras : C'est un peu gênant. Vous savez pendant 10 ans ça a duré 10 ans le silence autour de moi. Et là évidemment c'est un peu dur, je peux pas ouvrir le journal sans que... il y a un réflexe de pudeur quoi, de fuite qui se produit. C'est toujours un temps très difficile que... que le temps de la parution d'un livre, c'est un peu...

Bernard Pivot : Trop c'est trop, peut-être là non ?

Marguerite Duras : Bah c'est l'habitude de la critique qui fait qu'un livre est toujours pris un peu comme une certaine culpabilité... Vous êtes d'accord ?

Bernard Pivot : C'est certainement vrai pour les auteurs.

Marguerite Duras : Oui, oui.

Bernard Pivot : Dites, et puis alors il y a une rumeur qui court Paris certains membres de l'académie Goncourt ils disent mais pourquoi ne lui donnerait-on pas le prix Goncourt ? [...] Quand est-ce que vous avez eu la sensation très profonde que vous écririez, que vous seriez un écrivain ? [...] Vous avez quinze ans, quatorze ans, je ne sais pas...

Marguerite Duras : Douze ans.

Bernard Pivot : Douze ans ! [...]

Marguerite Duras : C'est les livres qui donnent envie d'écrire. [...]

Bernard Pivot : Mais alors une question : pourquoi vous, Marguerite Duras, vous vous suicidiez à l'alcool, au vin rouge ? Pourquoi ?

Marguerite Duras : Parce que je suis une alcoolique ! ça existe !

Bernard Pivot : Ah oui, mais pourquoi êtes-vous alcoolique, pourquoi ?

Marguerite Duras : Parce que j'ai connu des hommes qui me faisaient boire. J'ai commencé comme ça. Avec qui je sortais tous les soirs.

Bernard Pivot : Et on devient alcoolique comme ça ?

Marguerite Duras : Oui ! Mais en ce moment je suis une alcoolique qui ne boit pas. Tout à l'heure, j'aurais bien pris un verre de scotch, je ne l'ai pas fait.

Bernard Pivot : Vous ne pouvez plus boire une goutte d'alcool ?

Marguerite Duras : Non. Comment il disait le docteur : « Même pas un bonbon au rhum. »

Bernard Pivot : Même pas un bonbon au rhum. [...]

Marguerite Duras : Vous savez, on boit parce que Dieu n'existe pas. [...]

Bernard Pivot : Alors là, il y a cette cure de désintoxication – c'est effrayant, ce que vous avez enduré, c'est effrayant. Et d'ailleurs à un moment vous avez une formule que je trouve sublime : « Ce que je viens de subir, c'est épouvantable, c'est comme si on mettait de la dynamite dans un corps et que ça n'explose jamais. »

Marguerite Duras : Oui. Mais c'est aussi très drôle, le livre !

Bernard Pivot : Non.

Marguerite Duras : Ah !

Bernard Pivot : Non. Non

Marguerite Duras : Quand je dis que...que je suis complètement vague et que je dis que le tropique du Cancer passe par le 17e arrondissement...

Bernard Pivot : Oui bien sûr, dans vos délires éthyliques, effectivement il y a des choses drôles, mais quand vous êtes au bord du delirium tremens et que vous voyez des bestioles partout, on en peut pas trouver ça très drôle !

Marguerite Duras : Non, ça c'est pas drôle.

Bernard Pivot : Hein, c'est pas drôle, quand même.

Marguerite Duras : Terrible. Terrible, terrible. [...]

Bernard Pivot : Je remarque qu'on ne trouve jamais votre nom au bas des pétitions des intellectuels...

Marguerite Duras : Si si, je signe, quand même.

Bernard Pivot : Ah bon... ? [...]

Marguerite Duras : Oui, quand même. Depuis longtemps. J'ai signé pour des étrangers surtout.

Bernard Pivot : Enfin bref, vous ne croyez plus aux lendemains qui chantent, au bonheur universel.

Marguerite Duras : Ça fait rire... Mais c'est fini. C'est fini le parti communiste ! Vous m'en parlez parce que c'est amusant ! Mais c'est fini, c'est la fin.

Bernard Pivot : Ah non non non, je... Bon, il y a quelque chose qui dure, c'est l'Académie française. Là ça dure depuis quelques siècles. [...] Est-ce que Marguerite Duras, si un fort parti d'académiciens se déclarait pour elle – comment elle accueillerait cette requête ?

Marguerite Duras : Pfff, je suis prête à tout, vous savez ! Mais je ne crois pas, l'Académie quand même...

Bernard Pivot : Ça veut dire quoi vous êtes « prête à tout » ? C'est pas vrai, vous n'êtes pas prête à tout...

Marguerite Duras : Ben si, regardez, je suis là !

L'équipe artistique

Nicolas Truong, *conception et mise en scène*

Essayiste et journaliste au Monde, Nicolas Truong s'interroge depuis de nombreuses années sur les relations entre la scène et les idées. En 2002, il met ainsi en scène *La Vie sur terre*, adaptation théâtrale de textes issus de la pensée critique. Il est responsable de 2004 à 2013 du Théâtre des idées, cycle de rencontres intellectuelles du Festival d'Avignon (*Le Théâtre des idées. 50 penseurs pour comprendre le XXI^e siècle*, Flammarion, 2008), et depuis 2014, des *Controverses du Monde* en Avignon. Il est co-auteur de *Éloge de l'amour* et de *Éloge du théâtre* (avec Alain Badiou) aux éditions Flammarion, de *Une histoire du corps au Moyen Âge* (avec Jacques Le Goff) aux éditions Liana Lévi, de *Résistances intellectuelles. Les combats de la pensée critique et de Penser le 11 janvier* aux éditions de l'Aube. Il écrit et met en scène *Projet Luciole* (publié aux éditions Venenum) en 2013 au Festival d'Avignon et prolonge sa tentative d'imaginer un théâtre philosophique avec *Interview*.

Nicolas Bouchaud, *interprétation et collaboration artistique*

Nicolas Bouchaud a travaillé avec Didier-Georges Gabily. Depuis 1998, il collabore avec Jean-François Sivadier. Il fait partie de la création collective du *Partage de Midi* de Claudel au Festival d'Avignon en 2008. Il a également joué pour Rodrigo García ainsi que pour Frédéric Fisbach dans *Mademoiselle Julie*, créé pour l'édition 2011 du Festival d'Avignon. En 2010, il a par ailleurs créé avec Éric Didry *La Loi du marcheur* à partir de textes de Serge Daney et *Un métier idéal* d'après le livre de John Berger et de Jean Mohr. Sa collaboration avec Nicolas Truong commence avec *Projet Luciole* en 2013. Il a également participé à plusieurs films, tant au cinéma qu'à la télévision. Il a reçu le Prix de la Critique pour son rôle dans *Le Misanthrope* mis en scène par Jean-François Sivadier en 2013.

Judith Henry, *interprétation et collaboration artistique*

Judith Henry a été étudiante à l'École des enfants du spectacle et à l'École nationale du cirque, et a débuté sur les planches dès l'âge de 11 ans. Au théâtre, elle joue notamment sous la direction de Jacques Nichet, Matthias Langhoff, Nicolas Bigards, Bruno Boëglin ou Nicolas Truong (*Projet Luciole*). En 1990, elle participe à la création de la compagnie Sentimental Bourreau, avec laquelle elle joue plus d'une dizaine de spectacles. Au cinéma, c'est son rôle de Catherine dans *La Discrète* de Christian Vincent qui la révèle au grand public et lui permet de remporter un César du meilleur espoir en 1990. Plus récemment, elle a joué dans *Rendez-vous à Kiruna*, film réalisé par Anna Novion, *Fever* de Raphael Niel et *Les vacances du Petit Nicolas* de Laurent Tirard.

Philippe Berthomé, *lumière*

Formé à l'École Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Strasbourg, Philippe Berthomé crée depuis 1994 de nombreux spectacles pour Stanislas Nordey, Eric Lacascade. Il signe également les lumières des spectacles de Jean-François Sivadier. Philippe Berthomé éclaire aussi des mises en scène d'opéra pour Stanislas Nordey et Jean-François Sivadier. Enfin il éclaire les derniers tours de chant *Enfants d'hiver* et *Jane Via Japan* de Jane Birkin, *Ciels* de Wajdi Mouawad au Festival d'Avignon 2009, les *Fêtes maritimes* de Douarnenez en 2010 et 2012 et *Projet Luciole* de Nicolas Truong en juillet 2013.

Elise Capdenat, *scénographie*

Elise Capdenat est diplômée de l'École Nationale des Arts Décoratifs section scénographie et a été pensionnaire de la Villa Médicis en 1996-1997. Elle participe aux projets de Anne Attali, Dominique Féret, Delphine Crubézy, Anton Kouznetsov, Philippe Cousin, Olivier Besson, et Gildas Milin. Depuis 1994, elle collabore avec Eric Didry (Boltanski : *Interview, Récit / Reconstitution, Non ora, non qui / Pas maintenant, pas ici, Opoponax, La loi du marcheur*). Elle réalise le livre *Circo Massimo – Sette Sale X2* avec Anne Attali édité par la Villa Médicis en 1998. Par ailleurs, elle est intervenante dans les stages donnés par Claude Régy, Eric Didry et Delphine Crubézy. Elle co-signe avec Pia de Compiègne, la scénographie de *Projet Luciole* de Nicolas Truong en juillet 2013.

Echo de presse

Interview à La Chartreuse : « Etonner la catastrophe du peu de peur qu'elle nous fait », *Inferno* le 22 juillet 2016, Yves Kafka

Après son très beau et exigeant *Projet Luciole*, donné à Avignon en 2013, Nicolas Truong persiste et signe dans le genre risqué du théâtre philosophique et... réussit pleinement son projet de donner à entendre ce qu'interviewer veut dire. Portés par le même couple de comédiens, le charismatique électrisant Nicolas Bouchaud et la vraie fausse « discrète » Judith Henry, une heure trente durant, fusent, dans le cadre historique de la Chartreuse, des extraits (comme on le dit de parfums) d'entretiens réalisés avec des figures phares de la pensée contemporaine mixés avec des micros-trottoirs d'inconnus : la pensée vivante livrée dans un packaging unique.

Dire qu'on tient là un petit bijou d'intelligence vivifiante offert à la vox populi (n'en déplaise aux pisse-froid d'une certaine intelligentsia bourgeoise composée d'une prétendue élite qui voudrait inconsciemment - conscience de classe oblige - se

réserver la jouissance de ces biens) est un euphémisme : le déferlement de la pensée en action nous rend tous, de là où nous sommes - ouvrier, employé, cadre, chômeur, homme, femme, enfant, adulte, vieillard, blanc, noir, athée, croyant, homosexuel, bi-sexuel, hétérosexuel, etc. - « intelligents ». Le président de TF1, Patrick Le Lay l'avait bien compris cette affaire, lui qui sans sourcilier et avec beaucoup de lucidité cynique avait affirmé haut et fort que, en proposant des divertissements inconsistants, ce que vendait sa chaîne aux annonceurs publicitaires (Coca Cola et autres boutiquiers), c'était du « temps de cerveau humain disponible ».

Comme des explorateurs, les deux acteurs rompus eux-mêmes à cet exercice à haut risque qu'est l'entretien, et avertis du « beau danger » qu'il représente, vont faire leur(re) des pépites « découvertes » pour, dans un corps à corps interviewer-intervu, porter ces interrogations afin que le travail psychique qu'elles enclenchent en eux se réfléchisse ensuite (au sens physique) sur le spectateur. Et comment ne pas être irradiés par ces extraits qui cristallisent ce qu'il y a de mieux de la pensée pensante ?

Des extraits puisés dans des archives (Emission « Apostrophe » de 1984 où Marguerite Duras est l'invitée de Bernard Pivot / « Le beau danger », l'entretien entre Michel Foucault et Claude Bonnefoy en 1968 / « Le Philosophe masqué », où Michel Foucault répond à Christian Delacampagne, journaliste au Monde en 1980 / Le dialogue entre Gilles Deleuze et Claire Parnet en 1977 / ou encore le fameux entretien sur la disparition des lucioles que Pier Paolo Pasolini a accordé à un journaliste de La Stampa en 1975, quelques jours avant son assassinat), mais aussi l'interview réalisée à Paris par Nicolas Truong, concepteur, metteur en scène du projet et responsable des pages Idées-Débats au Monde, le 8 juin dernier, avec Régis Debray et Edgar Morin, deux pensées d'une (im)pertinence fulgurante.

Ce qui ajoute à la force de ces paroles incarnées en direct, c'est que les noms de leurs auteurs ne sont jamais évoqués (pas plus que leurs sources) afin qu'elles avancent « masquées », débarrassées des aprioris liés à leurs illustres géniteurs pour renaître vierges et résonner en elles-mêmes. Ainsi elles ont « quelque chance d'être entendues pour ce qu'elles sont » (dixit Michel Foucault dans l'entretien dit du « Philosophe masqué » où il proposait une année sabbatique « sans nom » afin que seule la pensée soit mise en jeu).

S'invitent aussi - toujours anonymés - les entretiens menés avec Florence Aubenas, Patrick Boucheron (à qui l'on emprunte le titre de cet article) ou encore Jean Hatzfeld. Quelques morceaux choisis de ces paroles mêlées les unes aux autres... « La bonne question c'est celle dont on ne connaît pas la réponse... L'interview c'est ça, tu ne comprends pas... Tu dois donner quelque chose de toi... J'accepte d'être dépassé par l'événement. Dès lors que tu acceptes d'être submergé par la surprise, c'est gagné... Tout commence par la dégradation du langage. Quand on vide les mots de leur sens, ils tournent à vide. C'est de l'enfumage... »

Plongée en apnée profonde dans l'anonymat de pensées averties mais aussi dans celles d'illustres inconnus interrogés en 2016 selon le mode opératoire mis en place en 1961 pour *Chroniques d'un été* (film d'Edgar Morin et Jean Rouch) autour de la question du bonheur. Le « Comment vis-tu ? » des années 1960 - années où l'espérance en une avancée collective de l'Histoire existait - deviendrait dans le contexte individualiste actuel « Comment vivez-vous et est-ce que parfois vous pouvez dire *nous* ? ». « Quel est votre

nous ? » telle est la question désormais - selon Régis Debray - puisque « aujourd'hui, il ne s'agit plus de quelconque projet de refaire le monde, il s'agit d'empêcher que le monde ne se défasse. »

Pour clore - provisoirement - le débat d'idées, une peinture fait son apparition sur scène. Il s'agit, découpée en plusieurs parties, de la fresque d'Ambrogio Lorenzetti conservée au Palazzo Pubblico de Sienne. Portant le titre « *Les Effets du bon et du mauvais gouvernement* », cette fresque cristallise en images les vertus et les infamies liées aux différents systèmes de gouvernance des hommes. Nicolas Bouchaud et Judith Henry s'en pareront (ils s'en font une tunique comme pour ne faire qu'un avec ces figures du passé)... s'empareront de l'opportunité métaphorique qu'elle offre pour mettre en abyme « la leçon » délivrée par ces icônes et la réalité contemporaine.

Ainsi prenant les poses des figures de la fresque de 1338 (l'un regarde vers le ciel, l'autre vers le sol), casques sur la tête, ils délivrent l'analyse de l'historien Patrick Boucheron : Utiliser la menace extérieure pour combattre l'ennemi qui vient de l'intérieur, gouverner avec la peur, tels sont les effets du mauvais gouvernement... Etonner la catastrophe du peu de peur qu'elle nous fait, est l'autre option... Pont de sens foudroyant entre les préoccupations du bas moyen-âge et celles du début du troisième millénaire.

« L'idéal de l'entretien » (comme on parle en psychanalyse de « l'idéal du moi ») étant de libérer la pensée, chacun questionne ce qui ici en a fait la force... L'empathie créée par les deux comédiens engagés dans leur propre questionnement est sans nul doute à l'origine de l'avènement du sens, comme si en « parlant ses entretiens » de là où ils étaient en tant que sujets authentiques, ils avaient touché - étant eux-mêmes habités par le duende, ce génie du flamenco dont parle si bien Federico Garcia Lorca dans sa conférence *Jeu et théorie du duende* - la part de nous-même disponible à la pensée créatrice, incontournable « ouvrage de liberté potentielle ».

Entretien accordé par Nicolas Truong le 14 avril 2016 à la revue *Inferno*, à propos d'Interview programmé au festival d'Avignon en juillet dernier

Yves Kafka : Alain Badiou, dans Eloge du Théâtre, pointe que beaucoup d'entreprises théâtrales actuelles visent à déconstruire la représentation en dépouillant la parole des codes qui la travestissent, tout autant que le corps des costumes qui l'identifient socialement. Est-ce dans cette optique de « mise à nu » théâtrale que vous avez abordé Interview ?

Nicolas Truong : Alain Badiou parle lui d'une mise à nu effective : le dénuement du corps réel va de pair avec le dénuement du théâtre que l'on va dépouiller de ses codes originels pour qu'il devienne celui des corps et non plus celui des mots. Il s'inscrit du côté de la radicalité du corps réel projeté nu sur scène. Ce n'est pas là mon sujet, ma « mise à nu » n'est pas celle que Jan Fabre pratique sur les plateaux, elle s'exerce sur la parole. En effet, on est dans un moment paradoxal où ça parle tout le temps et où on n'entend rien ! L'interview est le rendez-vous paradigmatique de ce grand tam-tam et bavardage universels.

D'où ce projet qui se présente comme une tentative de « mise à nu » de la parole au moment même où ce genre de l'interview mainstream contribue souvent à banaliser, à masquer plus qu'à révéler. Au travers du choix d'interviews

réalisées, on voudrait comprendre comment l'interview pourrait être cette maïeutique contemporaine destinée à s'inscrire dans un espace démocratique à même de faire accoucher les pensées... L'interview est une conversation d'un genre particulier puisque ce n'est ni un interrogatoire, ni un confessionnal, ni une rencontre amoureuse, ni un entretien d'embauche, et pourtant ça tient de tout cela à la fois. Car même si on aborde des points intimes, on sait que l'adresse au final est celle d'un public. En cela c'est une métaphore du théâtre où la parole des acteurs est aussi destinée à d'autres.

Comment Florence Aubenas fait advenir des vérités dans l'affaire d'Outreau... Comment le prix Nobel de littérature 2015, Svetlana Alexievitch, fait advenir la vérité de ce que les femmes vivent dans la guerre, de la catastrophe de Tchernobyl, de l'expédition russe en Afghanistan, de ce qui reste de l'Homme rouge... Comment Marguerite Duras procède quand elle s'entretient avec un enfant surdoué de sept ans ou avec une directrice de prison... Il y a un art de l'interview, c'est une pratique liée à l'écoute, au regard, à la relation. C'est un exercice empathique où il convient de se mettre à la place de l'autre pour comprendre sa position, et même si on s'affronte, cela a plus à voir avec une danse qu'avec un match de boxe.

La « mise à nu » est portée aussi au travers d'interviews comme celle que Michel Foucault a donnée au *Monde* en 1980. Le philosophe s'est plié au jeu à la condition expresse que l'entretien soit anonyme : il ne voulait pas que son nom fasse écran à ses propos et ce secret a été gardé jusqu'à sa mort en 1984. A la première question concernant les raisons du choix de l'anonymat, il a répondu : « Par nostalgie du temps où étant inconnu ce que je disais avait quelque chance d'être entendu. » La surface de contact avec le lecteur était sans ride. Le nom est certes une facilité mais il agit comme un voile. Foucault proposait donc subversivement une année sans nom d'auteur. A la différence de Deleuze qui lui rejetait le genre de l'interview, Foucault le revendiquait mais en déplaçant l'intérêt sur son contenu et non plus en le focalisant sur la personne de l'interviewé.

Dans le *Projet Luciole*, on entend Deleuze déclarer que les forces d'oppression n'empêchent pas les gens de parler mais qu'au contraire elles les forcent à s'exprimer ; il faudrait trouver des silences où les choses à dire puissent émerger. Lui, il prétend qu'il faut sortir de l'interview qui est par essence binaire, sortir des questions pour se fabriquer nos propres questions. Ceci dit, il s'est prêté lui-même aux interviews avec Claire Parnet pour son abécédaire.

J'aimerais que l'entretien soit comme le tracé d'un devenir, une aventure, une sorte de noce... pas la banalité du couple, mais une noce, une fête de l'esprit. Aller entendre ceux qui n'ont pas obligatoirement un accès naturel à la parole. Prendre le temps d'écouter pour que la caméra et le micro soient oubliés afin que la parole advienne.

Ce qui nous intéresse sur le plateau, c'est de montrer le mouvement de l'esprit au travers des corps. Les mouvements de l'esprit sont très « physiques ». Ils mettent à nu la pensée.

Yves Kafka : Justement cette entreprise de « dévoilement » a quelque chose à voir avec Mythologies de Roland Barthes : lui nous proposait de réfléchir la société à partir d'arrêts sur images, vous vous nous introduisez dans les arcanes de ce « divan à deux » qu'est l'interview... Cet exercice de mise à nu - mené ici à trois : vous et vos deux acteurs fétiches, Nicolas Bouchaud et Judith Henry - ne va-t-il pas sans s'accompagner d'une jouissance faisant pencher vers

Dionysos votre présente œuvre ?

Nicolas Truong : Dans *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche souligne la dualité du dionysiaque et de l'apollinien, le théâtre étant du côté du dionysiaque contre l'apollinien, de la sensibilité contre la raison ou par-delà la raison, en dépassement - en termes hégéliens - de la simple rationalité. C'est évidemment ce qui m'intéresse au théâtre : ne pas mettre en scène des idées désincarnées mais au contraire les réintroduire dans des corps, les faire advenir dans un duo dansé, une rencontre amoureuse pour *Le Projet Luciole*, comme une lutte des consciences en mouvement. Faire émerger la part intuitive, sensible de la pensée qui dépasse le script de l'interview.

L'interview ratée d'Emmanuel Carrère qui, refusant de faire son journaliste, n'avait pas préparé son entretien avec Catherine Deneuve - dans l'espoir de faire surgir ex nihilo la pépite, une vérité dissimulée - est très parlante sur cet engagement du corps, porte-voix de la pensée. Avec Nicolas et Judith, il y a cette complicité qui fait qu'ils sont capables de créer des déplacements en donnant à voir ce qui est invisible dans l'interview.

De belles interviews aussi comme celle donnée à *La Stampa* par Pasolini, quelques heures avant d'être assassiné, ce fameux texte *Nous sommes tous en danger* au titre prémonitoire. D'ailleurs ce texte, projeté par les comédiens, résonne dans notre présent comme s'il était écrit à l'instant.

Yves Kafka : Lorsque le même Nicolas Bouchaud, dans Don Juan monté par Jean-François Sivadier, s'adresse au public en sautant dans la salle, pour délivrer le pamphlet contre l'hypocrisie, ses paroles sont comme des lames d'acier qui nous transpercent...

Nicolas Truong : Oui, la parole peut toucher physiquement ! Il y a une corporalité de la parole, même quand ça ne bouge pas. Et chez Nicolas, c'est très singulier, voire assez exceptionnel cette capacité qu'est la sienne de donner corps aux mots. Quant à Judith, elle entretient par d'autres voies la même qualité de rapport au public pour le capter, le séduire. Rapport non frontal pour Judith, totalement frontal pour Nicolas.

Yves Kafka : Pour en terminer très provisoirement avec l'interview, les questions proposées ici – car comme le dit Gilles Deleuze que vous citez : « le but n'est pas de répondre à des questions, c'est de sortir, d'en sortir » - vous ont-elles permis d'échapper au langage codifié de l'interview mainstream pour accéder à votre parole singulière ? Sinon, on reprend depuis le début...

Nicolas Truong : (rires) Ce que Deleuze dénonce ce sont les questions qui ne sont plus questionnées, les poncifs, les lieux communs. Le travail du philosophe est alors de sortir de ce cadre pour répondre à côté et fabriquer comme un artiste ses propres formes. Ce qui m'a semblé très intéressant ici, c'est que, à partir de vos questions et de la liberté que j'ai eu de pouvoir me réapproprier cette « mise à nu » initiale, j'ai pu « développer » le pourquoi de cet *Interview* qui sera présenté à Avignon.

LES PROCHAINS RENDEZ-VOUS AU T4S

- Cycle *TEM-PO* -

*Notre Monde tel qu'il va, au tempo du rythme in-sensé qu'est
le sien, pour nous projeter, nous spect-acteurs, au cœur
des grandes questions que pose une démocratie toujours à
construire*

DANSE

VENDREDI 12 MAI

Archive

Arkadi Zaides

«Coup de poing» de la programmation danse du Festival IN d'Avignon 2014, cette «archive» est double.
Projetées sur un écran, des données vidéos collectées par une association israélienne
pour les droits de l'homme en constituent la matière première.
Archives filmées dont le jeune danseur israélien de Tel Aviv s'imprègne
pour tenter d'archiver à son tour dans son corps, et de reproduire dans sa gestuelle,
les débordements de haine des siens à l'égard du peuple palestinien.

THÉÂTRE

MERCREDI 17 MAI

The Great Disaster

Patrick Kermann

Anne-Laure Liégeois - Olivier Dutilloy

« Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face ».
Patrick Kermann impose un démenti spectaculaire à cette sentence,
lui qui a fait de la mort le sujet solaire de ses pièces (*La Mastication des morts*).
Du cimetière marin où elle a été engloutie, la voix d'un garçon plongeur du Titanic
remonte pour délivrer son flot de poésie vivifiante.

MUSIQUE

JEUDI 18 MAI

Autour de Robbie Basho & du flamenco

**Beñat Achiary - Raúl Cantizano - Niño de Elche
Joseba Irazoki - Julen Achiary**

Autour du répertoire du guitariste d'outre-Atlantique Robbie Basho
- poète, chanteur lyrique et guitariste folk - Beñat et Julen Achiary,
accompagnés de Joseba Irazoki - admirateurs de la tradition folk basque
et des musiques pop anglo-saxonnes - font revivre l'histoire des Amérindiens.
Quant au cantautor et guitariste sévillan, Niño del Elche et Raúl Cantizano,
il s'allient au trio pour célébrer avec fougue le flamenco.

Parc de Mandavit 33170 Gradignan

Administration : T 05 56 89 03 23 – F 05 56 75 52 95 / Billetterie : T 05 56 89 98 23 – F 05 56 75 52 95

www.facebook.com/Theatre.des.Quatre.Saisons

www.t4saisons.com